

Voyage au cœur des controverses théoriques

Jean-Marie Harribey

Repris dans *Les feuilles mortes du capitalisme, Chroniques de fin de cycle*, Lormont, Le Bord de l'eau, p. 171-182

J'ai publié en 2013 un livre *La richesse, la valeur et l'inestimable, Fondements d'une critique socio-écologique de l'économie capitaliste* (Les Liens qui libèrent, 2013) pour examiner la ligne de fracture entre les grandes théories économiques, qui explique l'incompatibilité radicale entre elles, ainsi que les divergences irréductibles en termes de propositions politiques et stratégiques sur l'économie et la société. Cet examen porte sur l'origine de la richesse et de la valeur, la différence entre ces deux concepts, point de départ de l'économie politique et, ultérieurement, pierre d'achoppement des controverses jusqu'à nos jours. Ce livre constitue pour moi une étape dans un travail de recherche sur la construction d'une synthèse théorique autour de la double crise sociale et écologique créée par la dynamique d'accumulation du capital, qui semble n'avoir aucune limite, au point de menacer les équilibres de la société et ceux des écosystèmes. Il soulève des discussions et c'était son but. Les présentations que j'ai déjà faites ont été bien accueillies¹. Des premiers comptes rendus de lecture positifs sont parus dans la presse et ailleurs². Quelques autres sont critiques. C'est sur ces derniers que je vais revenir pour essayer d'améliorer encore l'expression sur un sujet complexe.

Bref rappel de l'essentiel³

La crise actuelle est née des contradictions sociales et écologiques du système capitaliste mondial qui est placé devant *la difficulté et, à terme, l'impossibilité de faire produire par le travail toujours davantage de valeur et de la réaliser monétairement sur le*

¹ Librairie tropiques, Paris, 11 avril 2013 (discussion avec Bernard Friot, <http://www.librairie-tropiques.fr/article-jean-marie-harribey-la-valeur-dans-tous-ses-etats-117299560.html>) ; Librairie La Machine à lire, Bordeaux, 25 avril 2013 (discussion avec Michel Cabannes) ; Librairie Ombres blanches, Toulouse, 25 juin 2013 (discussion avec François Morin) ; Colloque de l'Ecological Economics, Lille, 20 juin 2013 ; Colloque de l'AFEP, Bordeaux, 5 juillet 2013 (discutant : André Orléan) ; Université de Nourgogne, LEG, 14 novembre 2013 ; Université Paris 8, LED, 18 novembre ; Université Paris 13, 22 novembre 2013 ; Université de Reims-Champagne-Ardenne, 25 novembre 2013 (discutant : Franck-Dominique Vivien) ; Université Paris 1-Sorbonne, 2 décembre 2013 (discutant : Ozgur Gun).

² *L'Humanité*, 2 avril 2013, *Politis*, 4 avril 2013 ; Rima Hawi ; « Seule la force de travail crée la richesse », *L'Humanité*, 17 avril 2013 ; Philippe Arnaud, « Le retour de la "valeur travail" », *Le Monde*, 22 avril 2013 ; Michel Husson, « Un livre inestimable. À propos de J.-M. Harribey, "La richesse, la valeur et l'inestimable" », *Contretemps*, 2 mai 2013, (<http://www.contretemps.eu/lectures/livre-inestimable-propos-j-m-harribey-riche-ssse-valeur-linestimable>) ; *Le Parisien*, 21 mai 2013 ; Pauline Rabilloux, « "La richesse, la valeur et l'inestimable", Critique du capitalisme », *Entreprises & carrières*, 21-27 mai 2013 ; *Ragemag*, 19 juin 2013 (<http://ragemag.fr/jean-marie-harribey-la-bataille-contre-lideologie-de-la-concurrence-sera-de-longue-haleine-32777>) ; Violaine Ripoll, *Le Monde diplomatique*, juillet 2013 ; Éric Toussaint, « La richesse, la valeur et l'inestimable de Jean-Marie Harribey », 12 août 2013, <http://cadtm.org/La-riche-ssse-la-valeur-et-l>.

³ J'ai fourni une présentation générale de mon livre ici (<http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/ouvrages/livre-riche-ssse.pdf>) et répondu à des questions là (<http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/valeur/livre-riche-ssse-politis.pdf>). Pour ceux que les détails techniques rebutent (et je comprends leur appréhension), ils peuvent les sauter car l'essentiel est dit à côté, et de toute façon j'ai écrit une introduction et une conclusion de ce livre très détaillées, que je pense lisibles par tous (c'est d'ailleurs ce que dit Jean Gadrey dans son commentaire. (<http://alternatives-economiques.fr/blogs/gadrey/2013/04/01/la-riche-ssse-au-coeur-de-deux-livres-importants/#more-495>))

marché, parce qu'il ne peut aller au-delà d'un certain seuil d'exploitation de la force de travail sans ruiner sa propre extension, pas plus qu'il ne peut aller au-delà d'un certain seuil d'exploitation de la nature, sous peine de l'épuiser ou de la détériorer irrémédiablement. La théorie économique libérale néoclassique, qui a toujours assimilé toute la richesse à la seule valeur marchande, s'est révélée incapable de comprendre et de surtout de prévenir la montée des périls amenés par la marchandisation de toutes les activités humaines, des connaissances, des ressources naturelles, de la biodiversité et de tout le vivant. Au contraire, privatiser les biens communs de l'humanité est devenu le nouvel horizon d'un capitalisme cherchant la sortie de sa crise.

Mon objectif était donc d'examiner systématiquement les principaux poncifs, contresens et non-sens qui inondent le marché de l'édition, et qui tous renvoient à l'incompréhension de la distinction géniale d'Aristote entre ce qui allait devenir plus tard la valeur d'usage et la valeur d'échange. La force de l'économie politique d'Adam Smith et de David Ricardo, en dépit de certaines de ses erreurs, est d'être partie de cette idée. Le génie de Marx est d'en avoir fait le pivot de la critique du capitalisme. Et cette distinction est le fil conducteur de mon livre parce qu'elle permet au moins trois choses : 1) elle introduit une critique de l'accumulation infinie du capital, 2) elle fonde en même temps une critique sociale de l'aliénation du travail et une critique écologiste de la marchandisation de la nature, et 3) elle contient en germe une légitimation du travail productif dans la sphère non marchande. Ces trois points restent encore souvent malheureusement incompris ou passés sous silence.

Que disent donc les critiques de mon livre ? Il ne sera pas question ici des éventuels critiques libéraux qui n'entendent rien à rien, mais de ceux avec qui, paradoxalement, j'ai fait un long bout de chemin, ou qui l'ont fait avec moi, pendant les quarante dernières années.

La confusion entre richesse et valeur

Une première critique m'est adressée par Denis Clerc dans *Alternatives économiques* d'avril 2013, où en quelques lignes il exécute un livre dans lequel « les longs développements sur la valeur font penser aux discussions médiévales sur le sexe des anges » et qui ne devrait convaincre que celui « qui est tombé dans la marmite marxiste tout petit ». Sans doute, Denis Clerc n'a-t-il plus en tête les près de mille pages écrites par la Commission Stiglitz-Sen-Fitoussi, les milliers de pages contenues dans les multiples rapports de l'ONU, de la Banque mondiale, de l'OCDE, sans parler des innombrables livres publiés par des experts indépendants. Publications qui toutes reposent les questions de ce que sont la richesse et la valeur dans le contexte de la crise systémique du capitalisme, de la marchandisation du monde et de l'épuisement de la planète. Autrement dit, la pensée dominante, sous toutes ses variantes, aurait toute légitimité pour en parler à tort et à travers, mais un modeste auteur totalement inconnu au panthéon académique, se référant aux sources mêmes de l'économie politique, devrait être renvoyé aux oubliettes médiévales.

Or, dans un article intitulé « Qui crée (vraiment) la richesse ?⁴ », Denis Clerc affirme à plusieurs reprises que, pour Marx, le travail est seul créateur de richesse. Cette affirmation est fautive. Je n'exprime pas ici une opinion, je dis que Marx a écrit sans arrêt exactement le contraire : le travail et la terre sont les créateurs de la *richesse*, le travail créant seul la *valeur*. « Le travail n'est donc pas l'unique source des valeurs d'usage qu'il produit, de la richesse matérielle. Il en est le père, et la terre la mère, comme dit William Petty.⁵ » Ou bien : « Le travail *n'est pas la source* de toute richesse. La nature est tout autant la source des valeurs d'usage (et c'est bien en cela que consiste la richesse matérielle !) que le travail, qui n'est lui-

⁴ Denis Clerc, « Qui crée (vraiment) la richesse ? », *Alternatives économiques*, février 2013 (donc avant la parution de mon livre).

⁵ Karl Marx, *Le Capital*, Livre I, 1867, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1965, tome I, p. 571.

même que la manifestation d'une force matérielle, de la force de travail humaine.⁶ » Et encore : « La terre peut exercer l'action d'un agent de la production dans la fabrication d'une valeur d'usage, d'un produit matériel, disons du blé. Mais elle n'a rien à voir avec la production de la *valeur du blé*.⁷ »

À partir de là, tout s'enchaîne : les erreurs de presque tous les économistes, de la grande majorité des écologistes de renom ainsi que de la plupart des reconstituteurs d'indicateurs de richesse. On ne compte plus les lieux communs répétés dans tous les manuels dominant l'enseignement de l'économie pour expliquer l'origine du profit capitaliste : la coopération entre les entrepreneurs et les salariés, ou bien le risque et l'innovation rémunérés par le profit. Si l'on est un peu attentif, on voit qu'il faut distinguer plusieurs questions : qui crée le profit, à quelles occasions, à quoi il sert et à qui il est servi ? Ces subtilités, qui furent étrangères même au grand historien de la pensée économique Schumpeter, n'ont pas grand chose à voir avec la théologie céleste sachant, elle, quel est le sexe des anges.

Denis Clerc, très cultivé et très perspicace, a cependant bien compris qu'il y avait un truc qui restait en jachère : comment analyser la création de richesse par la collectivité ? Mais, au lieu de se ranger derrière l'unique vision des « externalités favorables » issue de la théorie dominante, il y a – et c'est l'objet d'une partie importante de mon travail de recherche depuis de nombreuses années – nécessité de concevoir le travail qui est réalisé dans la sphère collective non marchande comme éminemment productif de richesse et aussi de valeur. En d'autres termes, comme je le répète sans arrêt, lesdits prélèvements obligatoires ne sont pas effectués sur le seul produit marchand (version libérale) ou sur la seule plus-value capitaliste (version marxiste traditionnelle), mais sur un produit intérieur brut déjà augmenté du fruit de l'activité non marchande exercée par les travailleurs qui y sont employés (État, collectivités locales, associations). Mais, si mon contempteur avait vu cela, toute sa critique se serait effondrée.

Donc, rendre à la force de travail ses lettres de noblesse commence par reconnaître qu'elle a seule la capacité à créer de la valeur au sens économique. C'est ce qui sépare fondamentalement la critique de l'économie politique de toutes les variantes de l'orthodoxie économique. Et, on va le voir, qui la sépare aussi des visions les plus courantes de l'écologie pensée à tort comme antagonique au social.

La valeur est un rapport social enraciné

Jean Gadrey, quelque temps après avoir rendu compte de mon livre sur un ton courtois et équilibré, a jugé nécessaire d'intervenir à deux reprises sur cette grande et mystérieuse question de la valeur⁸. Il prononce une sentence définitive contre toute théorie de la valeur, notamment contre la théorie, peut-être bien mal nommée⁹, de la valeur-travail de Marx. L'argument principal est que toute théorie de la valeur serait essentialiste. Il se range derrière beaucoup de théoriciens appartenant à ce courant très ramifié de l'institutionnalisme, des conventions ou d'une partie de la socio-économie.

J'ai longuement analysé cette question en préparant et écrivant mon livre *La richesse, la valeur et l'inestimable* et je crois avoir montré que si une « essence » de la valeur était

⁶ Karl Marx, *Critique du programme du parti ouvrier allemand*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1965, tome I., p. 1413.

⁷ Karl Marx, *Le Capital*, Livre III, Paris, Éditions Sociales, 1974, tome 3, p. 195, ou dans *Œuvres*, tome II, p. 1430.

⁸ Jean Gadrey, « En finir avec la "valeur économique" ». 14 juillet 2013, <http://alternatives-economiques.fr/blogs/gadrey/2013/07/14/en-finir-avec-la-«-valeur-economique-»/#more-553> ; « Marx et la valeur économique, suite », 19 septembre 2013, <http://alternatives-economiques.fr/blogs/gadrey/2013/09/19/marx-et-la-valeur-economique-suite>.

⁹ J'explique pourquoi dans mon livre.

présente chez les économistes classiques et chez les économistes néoclassiques, ce n'était pas aussi simple pour Marx. Pourquoi ? Chez Ricardo, il y a l'idée du travail incorporé dans la marchandise qui donne la valeur ; chez les néoclassiques, il y a l'utilité. Donc la valeur-travail au sens de Ricardo est intrinsèque à l'objet et la valeur-utilité chez Walras est intrinsèque au sujet qui va acheter l'objet. Chez Marx, c'est tout autre chose : la valeur n'est *inscrite* ni dans l'objet, ni dans la subjectivité de chaque individu ; elle s'inscrit dans les rapports sociaux et dans les représentations collectives de ces rapports, au point que celles-ci sont partie constituante de ces derniers. La substance dont parle Marx (car il en parle, ne le nions pas) n'est pas une catégorie sous-jacente de la valeur, préalable ou quasi naturelle, propre à l'objet : *elle est la traduction du caractère social de la valeur que lui donne le travail, dont le cadre et sa distribution dans la division de la société lui sont déterminés par la structure de classes ; et c'est l'échange monétaire qui valide le travail social effectué.*

Il en résulte que les représentations collectives ne sont pas un jeu de miroirs infinis qui seraient détachés de ce qui se déroule dans la production, et cela même pour la fixation des prix des titres financiers, comme le pensent à tort beaucoup de théoriciens actuels. La finance ne peut pas planer indéfiniment hors-sol, c'est-à-dire hors rapports sociaux ; c'est le sens de la formule de Marx, le passage obligé A-M-A' (argent-marchandise-argent supérieur) pour que le capital puisse se valoriser..

C'est le point principal qui a parcouru le débat que j'ai eu avec André Orléan lors de la publication de son livre *L'empire de la valeur*¹⁰ et qui s'est poursuivi depuis. Je soutiens la thèse que situer la valeur seulement dans les processus mimétiques et autoréférentiels, dans les représentations collectives, procède d'une épistémologie que j'ai appelée hors-sol, parce qu'elle empêche de saisir la nature profonde du capitalisme et de ses contradictions réelles. En particulier, elle interdit de comprendre la crise systémique actuelle comme une incapacité du système capitaliste à poursuivre une accumulation sans fin. La crise dite financière qui sévit depuis plus de six ans n'est pas fondamentalement due aux *subprimes* américains ou au fait que les spéculateurs aient eu de mauvaises anticipations de leurs propres fantasmes d'enrichissement sans fin, mais elle est due à l'impossibilité d'aller au-delà d'un certain seuil d'exploitation du *travail* et de la *nature*, c'est-à-dire de faire produire de la valeur par la première de ces deux ressources avec la seconde. Le « capital fictif » – nouveau coup de génie de Marx ! – s'évanouit quant la valeur économique créée par la force de travail et transformée en monnaie sur le marché n'arrive plus à suivre leurs fantasmes autoréalisateurs. Coup de génie complété par celui de Keynes démontrant que la liquidité du capital ne pouvait pas être vraie pour tous les capitalistes à la fois.

Quant à l'idée que la « loi de la valeur » de Marx serait une théorie microéconomique des prix, c'est largement un contresens, bien que, même sur ce plan-là, elle soit encore supérieure à toutes les autres explications des prix. En réalité, cette fichue « loi de la valeur » est une théorie (critique) des rapports sociaux. La valeur est-elle même un rapport social. On ne peut que rester effaré devant le degré de confusion qui règne chez les anciens critiques de l'économie reconverti au social-libéralisme ou chez les prétendus nouveaux penseurs de celle-

¹⁰ André Orléan, *L'empire de la valeur, Refonder l'économie*, Paris, Seuil, 2011. Jean-Marie Harribey, « La valeur ni en surplomb, ni hors-sol, À propos du livre d'André Orléan, *L'empire de la valeur, Refonder l'économie* », *Revue de la régulation, Capitalisme, institutions, pouvoirs*, n° 10, second semestre 2011, <http://regulation.revues.org/9483?&id=9483>. André Orléan, « Réponse à Jean-Marie Harribey », *Revue de la régulation, Capitalisme, institutions, pouvoirs*, n° 10, second semestre 2011, <http://regulation.revues.org/9502>. Voir aussi M. Husson, « Le pire de la valeur », *Contretemps*, n° 13, 2012, <http://hussonet.free.fr/pirval.pdf>. J'ai aussi débattu de ces questions avec Frédéric Lordon dans « Marx et Spinoza, le mariage de l'année ?, Note de lecture du livre de Frédéric Lordon, *Capitalisme, désir et servitude, Marx et Spinoza* », *Revue de la régulation*, n° 9, 1^{er} semestre 2011, <http://regulation.revues.org/index9110.html>, discussion sur la valeur comme rapport social dont Frédéric Lordon ne souffle mot dans *La société des affects, Pour un structuralisme des passions*, Paris, Seuil, 2013.

ci, qui se drapent tous derrière une socio-économie, croyant découvrir la lune, alors que tout cela est en germe dans l'économie politique et explicite chez Marx, ce galeux, ce pouilleux, coupable d'« essentialisme » ou de « spéculations » : « Une fois mise de côté leur valeur d'usage, est-il vrai que les marchandises n'ont qu'une seule qualité en commun, celle d'être des produits du travail ? Non. Elles ont bien d'autres dénominateurs communs. En particulier, elles incorporent toutes, sous des formes diverses, de la matière issue de la nature.¹¹ » Marx avait par répondu à cet argument (qui était déjà celui de Jean-Baptiste Say et des économistes que Marx appelait bourgeois) qui confond les éléments internes à la marchandise en tant que valeur d'usage et l'élément qui lui est propre en tant que valeur.

Autrement dit, le concept de valeur est d'ordre socio-anthropologique et n'a rien de naturel. Ce n'est pas la nature qui produit la valeur, et c'est le paradoxe, incompréhensible en dehors de l'économie politique et de sa critique marxienne. S'il devient urgent de respecter les contraintes de ressources, il est erroné de croire que cela pourra se faire à partir de la prétendue « valeur économique des services rendus par la nature », car ce qui est appelé ainsi dans la littérature économique bien-pensante est en fait la valeur créée par le travail sur la base des biens naturels utilisés. L'activité économique s'insère obligatoirement dans des rapports sociaux et dans une biosphère. On ne peut donc se passer de la nature pour produire collectivement des valeurs d'usage et on ne peut lui substituer indéfiniment des artéfacts. Ainsi, le circuit de la richesse en termes de valeurs d'usage permettant de satisfaire les besoins humains relie le travail et la nature, tandis que le circuit de la valeur, donc strictement économique, relie les humains entre eux et entre eux seulement.

Dans la conclusion de mon livre *La richesse, la valeur et l'inestimable*, je donne deux exemples pris volontairement dans l'agriculture et les ressources halieutiques (où l'on voit directement à quel niveau s'exerce l'influence de la nature) que je reproduis ici.¹² Pourquoi les poivrons rouges sont-ils toujours plus chers que les poivrons verts ? Les premiers demandent une maturation plus longue, donc plus d'attention, donc plus de travail, d'autant que le risque de pertes ou de maladies est plus grand. Pourquoi, dans une poissonnerie, le saumon sauvage est-il plus cher que le saumon d'élevage biologique, lui-même plus cher que le saumon d'élevage industriel ? L'étagement des prix reflète la difficulté croissante de la production. Cela devrait apaiser l'étonnement et les craintes de beaucoup d'écologistes qui ne saisissent pas en quoi ladite théorie de la valeur-travail permet de prendre en compte l'écologie, et qui vont même la considérer comme antagonique à l'écologie. Sans pouvoir, par définition, tenir compte en quelque manière de la qualité des produits, la diminution du prix enregistre l'augmentation de la productivité du travail comme l'inverse mathématique de la variation de la valeur qui est validée par le marché. En retour, et c'est en cela que la loi de la valeur conserve tout à fait sa pertinence face à la question écologique, l'augmentation du prix du poisson traduira et traduit déjà la baisse de la productivité du travail de pêche au fur et à mesure que la ressource se raréfie. Ainsi est dévoilé l'un des mystères les plus curieux quand on ouvre n'importe quel livre d'économie : l'explication de la valeur par le travail s'opposerait à celle par la rareté physique. Les livres d'économie, pétris d'idéologie anti-travail, s'obstinent parce qu'ils se refusent à comprendre que le travail implique (au sens logique) la rareté : travail \Rightarrow rareté (celle-ci étant la condition nécessaire de celui-là).

Des conclusions identiques peuvent être tirées à propos de l'ensemble des activités économiques, industrielles ou de services. L'évolution inverse de la productivité du travail et de la valeur des marchandises confirme ce que nous savons déjà. Évidemment la loi de la valeur ne nous dit rien et ne nous dira jamais rien de la qualité ou de l'absence de qualité de la production de marchandises matérielles ou de services, sauf indirectement : si une production de qualité se substitue à une production dégradante pour les hommes qui produisent ou qui

¹¹ Jean Gadrey, « Marx et la valeur économique, suite », *op. cit.*

¹² Les trois alinéas suivants sont extraits de la conclusion de *La richesse, la valeur et l'inestimable*.

consomment et pour la nature, il est fort probable qu'elle nécessitera plus de travail que l'ancienne. Mesurée monétairement, la productivité de l'heure de travail soutenable socialement et écologiquement sera sans doute plus faible et la valeur unitaire du produit plus élevée en conséquence. La loi de la valeur, en soi, ne nous dira jamais non plus jusqu'à quel degré d'exploitation des ressources l'activité économique pourra aller sans dépasser des seuils irréversibles d'insoutenabilité à long terme, sauf encore indirectement : à condition que la valeur validée socialement, par le marché ou par décision politique, prenne en compte tous les coûts, jusqu'aux plus cachés auparavant ; et à condition aussi que les positions de monopoles, d'appropriation et de concentration de la richesse aient suffisamment régressé pour ne plus voir les prix distordus à cause des rentes de toutes sortes prélevées par les propriétaires du capital ou des ressources.

Le terrible malentendu, au sein de l'écologie politique, au sujet de la théorie de la valeur fondée sur le travail vient du fait que, tant chez ses adversaires que chez certains de ses partisans, on trouve l'idée que le travail étant la seule source de la valeur, cela supposerait que le travail se déroule sans rapport à la nature. Or rien n'est plus faux que cette interprétation : sans la nature, l'homme ne peut rien produire, mais la valeur économique est une catégorie anthropologique – et non pas naturelle – qui se déploie dans un cadre socio-historique. La théorie de la valeur fondée sur le travail explique-t-elle tout ? Absolument pas : elle ne concerne, au niveau global, que la sphère de la production.

Dans les termes de Marx, trois niveaux d'entendement se superposent : la *valeur d'usage* comme condition de la *valeur* en tant que fraction du travail social, laquelle apparaît dans l'échange par le biais d'une proportion, la *valeur d'échange* qui est mesurée par la quantité de travail nécessaire en moyenne dans la société considérée. Ce n'est pas avant tout un cadre intellectuel économiste car Marx y place au cœur les rapports sociaux, rompant ainsi avec une vision fétichiste. Cela signifie qu'il n'y a pas seulement deux pôles s'opposant (valeur d'usage et valeur économique ou d'échange) mais que ces deux pôles n'existent que par la médiation du troisième : la division sociale du travail fonde la valeur en tant que fraction du travail social global. La valeur d'usage est certes la condition nécessaire de la valeur d'échange, mais la première ne prend la « forme¹³ » de la seconde que par la médiation de la division sociale du travail qui « abstrait », c'est-à-dire sépare, le travail de ses caractères concrets et individuels. On rencontre alors une nouvelle difficulté : comment articuler théorie de la valeur et théorie de la monnaie ? Le projet théorique de Marx était de trouver la *substance* de la valeur qu'il situe dans le travail, déterminer la *grandeur* de la valeur qui est mesurée par le temps de travail socialement nécessaire, et comprendre le passage de la valeur à sa *forme*, qui se fait par le biais de la valeur d'échange monétaire. Ainsi, la valeur n'existe pas en soi sans sa « réalisation » monétaire, et la monnaie n'est pas identifiable à une marchandise car elle est déjà validée socialement. Mieux encore, la monnaie détient le monopole de l'expression sociale des valeurs.

Jean Gadrey veut en finir avec la valeur économique, alors qu'il faut en finir avec le système qui place la valeur marchande au rang de « valeur » suprême, niant la valeur économique produite en dehors de la sphère du marché, et/ou voulant la rapatrier en son sein, sans parler des tentatives désespérées pour transformer ce qui n'est ni marchand ni même monétaire en nouveau champ de rentabilité. Jean Gadrey le dit à juste titre : nous sommes d'accord sur l'essentiel des transformations à opérer. Mais je pense qu'il y a possibilité de les asseoir sur du solide. L'idéalisme « au sens philosophique » comme il le dit encore n'est peut-être pas là où il le croit.

Ces discussions sont nécessaires, elles n'ont rien d'abscons. Elles traversent tous les lieux où se mène une vraie réflexion. Par exemple, ce qui est dit ici fait partie des points

¹³ « Forme phénoménale », dit Marx.

d'accords et de désaccords au sein du groupe FAIR (Forum pour d'autres indicateurs de richesse). Le philosophe Jean-Pierre Dupuy a publié récemment une tribune « L'économie obscène¹⁴ » dans laquelle il pourfend les tentatives inspirées par la Commission Stiglitz-Sen-Fitoussi d'inclure dans le PIB les activités domestiques, le temps passé avec les enfants, etc. Parfait. Mais que n'a-t-on pas dit au sein de FAIR lorsque, voici quatre ans, j'ai mené la même critique radicale du rapport Stiglitz, au nom... de la théorie de la richesse et de la valeur fondée sur la distinction entre valeur d'usage et valeur, distinction qui ne pourrait que disparaître si l'on voulait en finir avec la valeur.¹⁵

Un dernier mot pour ceux qui croient que tout cela est trop compliqué pour figurer dans quelque revue ou livre que ce soit¹⁶. Je ne sais pas le dire mieux que Keynes qui écrivait à la fin de la préface de sa *Théorie générale* : « La composition de cet ouvrage a été pour l'auteur un long effort d'évasion, une lutte pour échapper aux formes habituelles de pensée et d'expression ; et la plupart des lecteurs devront s'imposer un effort analogue pour que l'auteur parvienne à les convaincre. Les idées si laborieusement exprimées ici sont extrêmement simples et devraient être évidentes. La difficulté n'est pas de comprendre les idées nouvelles, elle est d'échapper aux idées anciennes qui ont poussé leurs ramifications dans tous les recoins de l'esprit des personnes ayant reçu la même formation que la plupart d'entre nous.¹⁷ » On ne peut vraiment mieux dire que lui.

¹⁴ Jean-Pierre Dupuy, « L'économie obscène », *Le Monde*, 16 juillet 2013.

¹⁵ Je discute dans le chapitre 8 de mon livre les nouveaux indicateurs de richesse.

¹⁶ Un résumé de mon livre *La richesse, la valeur et l'inestimable* a été refusé pour publication dans une revue amie...

¹⁷ John Maynard Keynes, *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, 1936, Paris, Payot, 1969, p. 12.